

A black and white photograph of a man in a jacket and dark pants reading a newspaper. He is standing on a cobblestone path in front of a light-colored building with several windows, each with dark shutters. The man's shadow is cast on the building's facade. The overall scene is bright and clear.

ÉON

Numéro 84
du 17 juillet au 27 août 2019

Été 2019

Numéro 84

En attendant Nadeau vous accompagne tout l'été, avec les livres que vous avez enfin le temps de lire et avec son rendez-vous spécial annuel. Comme les beaux festivals estivaux, nos numéros spéciaux reviennent à date fixe. Après la traduction et la bêtise, nous faisons place cette année à l'enquête. Suivant les journalistes et les ethnologues, de plus en plus d'écrivains et d'artistes se revendiquent « enquêteurs ». Il semble que l'enquête soit devenue une voie importante pour dire et expliquer le monde contemporain. Notre dossier, qui passe par différentes disciplines, croise diverses approches du phénomène, tente de faire le point sur ce rapport du présent à lui-même et à son passé.

Les cinq livraisons de ce dossier, à retrouver chaque mercredi à partir d'aujourd'hui, seront accompagnées de recensions de livres parus dans les derniers mois, ainsi que d'un dossier d'hommage à La Librairie du XXI^e siècle, anciennement Librairie du XX^e siècle, collection fondée il y a trente ans par Maurice Olender et dont nous fêtons donc l'anniversaire. Nos collaborateurs ont choisi dans les rayonnages de leur bibliothèque personnelle un livre qui les a marqués, accompagnés et qu'ils n'ont jamais oublié : façon

de rendre un hommage personnel à un très beau lieu de l'édition française, libre car faisant fi de la barrière des disciplines, comme *En attendant Nadeau* souhaite le faire.

Parmi les textes marquants dont vous pourrez lire le compte-rendu dans ce gros numéro 84 d'*En attendant Nadeau*, vous découvrirez avec Linda Lê un écrivain tchèque majeur, Ferdinand Peroutka. Quelques jours plus tôt, ce sera l'Inde de Modi que vous visiterez grâce à Christophe Jaffrelot. Au mitan de l'été, le livre important de François Déroche vous éclairera sur la formation du texte coranique. Une semaine auparavant, Nietzsche poète sera à la Une, peu après la traduction française (presque) intégrale des légendaires *Considérations sur le homard* de David Foster Wallace. Et dès aujourd'hui, le mouvement Harlem Renaissance et une critique claire et nette par Paul Bernard-Nouraud du manifeste douteux d'Isabelle Barbéris.

Dès le 17 août, nous vous proposerons nos préférences de la rentrée, avant le numéro spécial consacré à la rentrée littéraire qui paraîtra, lui, le 28 août. Nous vous souhaitons ainsi de vraies vacances, accompagnées de grands livres.

T. S., 17 juillet 2019

Pourquoi soutenir EaN

Dans un monde où tout s'accélère, il faut savoir prendre le temps de lire et de réfléchir. Fort de ce constat, le collectif d'*En attendant Nadeau* a souhaité créer un journal critique, indépendant et gratuit, afin que tous puissent bénéficier de la libre circulation des savoirs.

Nos lecteurs sont les seuls garants de l'existence de notre journal. Par leurs dons, ils contribuent à préserver de toute influence commerciale le regard que nous portons sur les parutions littéraires et les débats intellectuels actuels. Rejoignez-les, [rejoignez-nous](#) !

EaN et Mediapart

En attendant Nadeau est partenaire de *Mediapart*, qui publie en « avant-première » un article de son choix (figurant au sommaire de son numéro à venir) dans l'édition abonnés de *Mediapart*. Nous y disposons également d'un [blog](#).

www.en-attendant-nadeau.fr

Direction éditoriale

Jean Lacoste, Tiphaine Samoyault

Directeur général

Santiago Artozqui

Collaborateurs

Natacha Andriamirado, Monique Baccelli, Jeanne Bacharach, Ulysse Baratin, Pierre Benetti, Alban Bensa, Albert Bensoussan, Maité Bouyssy, Jean-Paul Champseix, Sonia Combe, Norbert Czarny, Sonia Dayan-Herzbrun, Christian Descamps, Cécile Duthéil, Pascal Engel, Sophie Ehrsam, Marie Étienne, Claude Fiérobe, Jacques Fressard, Georges-Arthur Goldschmidt, Dominique Goy-Blanquet, Claude Grimal, Odile Hunoult, Alain Joubert, Liliane Kerjan, Gilles Lapouge, Gilbert Lascault, Linda Lê, Monique Le Roux, Marc Lebiez, Natalie Levisalles, Lucien Logette, Éric Loret, Jean-Jacques Marie, Vincent Milliot, Christian Mouze, Maurice Mourier, Gabrielle Napoli, Gérard Noiret, Sébastien Omont, Yves Peyré, Évelyne Pieiller, Michel Plon, Marc Porée, Jean-Yves Potel, Hugo Pradelle, Dominique Rabourdin, Shoshana Rappaport-Jaccottet, Roger-Yves Roche, Steven Sampson, Gisèle Sapiro, Catriona Seth, Christine Spianti, Jean-Luc Tiesset

In memoriam : Pierre Pachet, Agnès Vaquin, Georges Raillard

Numéro ISSN : 2491-6315

Responsable de la publication

Association En attendant Nadeau

Secrétaire de rédaction

Pierre Benetti

Édition

Raphaël Czarny

Correction

Thierry Laisney

Contact

info@en-attendant-nadeau.fr

LITTÉRATURE

**p. 4 Albert Camus
et Nicola Chiaromonte**

Correspondance 1945-1959
par *Cécile Dutheil*

p. 6 Hélène Hoppenot

Journal 1940-1944
par *Marie Étienne*

p. 8 Bernard Noël

Une machine à voir
par *Gérard Cartier*

p. 10 André Aciman

Les variations sentimentales :
roman
par *Steven Sampson*

p. 12 David Foster Wallace

Considérations sur le homard
par *Steven Sampson*

**p. 14 La Renaissance de
Harlem s'invite en français**

par *Sophie Ehrsam*

p. 17 Rasha Khayat

Notre ailleurs
par *Jean-Luc Tiesset*

p. 19 Luigi Lo Cascio

Ogni ricordo un fiore
par *Anna Colao*

p. 21 Ferdinand Peroutka

Le nuage et la valse
par *Linda Lê*

p. 23 Leonardo Sinisgalli

Au pas inégal des jours
par *Claude Grimal*

p. 25 Vladimir Sorokine

Manaraga
par *David Novarina*

p. 26 Gianni Stuparich

L'année 15. Journal de guerre
par *Pierre Benetti*

p. 29 Jenny Zhang

Âpre cœur
par *Jeanne Bacharach*

p. 31 Philippe Denis

Chemins faisant.
Poèmes 1974-2014
par *Shoshana Rappaport-
Jaccottet*

p. 32 John Freccero

Dante. Une poétique
de la conversion
par *Michel Paoli*

p. 36 Friedrich Nietzsche

Poèmes complets
par *Jacques Le Rider*

IDÉES

p. 38 Isabelle Barbéris

L'art du politiquement correct
par *Paul Bernard-Nouraud*

p. 42 Mathilde Bonazzi

Mythologies d'un style.
Les Éditions de Minuit
par *Norbert Czarny*

p. 44 Jean-Louis Schefer

Carré de ciel
et Le ciel peut attendre
par *Marc Lebiez*

p. 47 Starhawk

Rêver l'obscur
et Chroniques altermondialistes
par *Claire Paulian*

p. 49 Agnieszka Zuk

Hourras et désarrois.
Scènes d'une guerre
culturelle en Pologne
par *Jean-Yves Potel*

**p. 52 Nouveaux regards
sur l'ère baroque**

par *Pierre Tenne*

p. 55 François Déroche

Le Coran, une histoire plurielle.
Essai sur la formation
du texte coranique
par *Philippe Cardinal*

**p. 64 Entretien avec
Elaine Mokhtefi**

propos recueillis
par *Zahia Rahmani*

p. 65 Shachar M. Pinsker

A Rich Brew. How Cafés
Created Modern Jewish Culture
par *Sonia Combe*

p. 71 Pierre Serna

L'extrême centre ou le poison
français. 1789-2019
par *Maité Bouyssy*

p. 74 Christophe Jaffrelot

L'Inde de Modi
par *Lola Guyot*

p. 77 Marie Bergström

Les nouvelles lois de l'amour
par *Jean-Jacques Subrenat*

p. 79 Arnaud Esquerre

Interdire de voir. Sexe, violence
et liberté d'expression au cinéma
par *Alain Joubert*

CHRONIQUES

p. 82 Hypermondes (5)

par *Sébastien Omont*

p. 84 Suspense (24)

par *Claude Grimal*

DOSSIER

p. 86 Trente ans de librairie

dossier coordonné
par *Hugo Pradelle*

**p. 87 Deux enfances,
deux maisons**

par *Jean-Yves Potel*

p. 88 Ni lu, ni connu !

par *Roger-Yves Roche*

p. 89 Lectures sentimentales

par *Norbert Czarny*

p. 90 Toute une bibliothèque

par *Marc Lebiez*

p. 91 Épouser le déséquilibre

par *Sophie Ehrsam*

p. 92 La perte et le bienfait

par *Marie Étienne*

p. 93 Souvenirs floconneux

par *Jean Goldzink*

p. 94 Lectures revers

par *Hugo Pradelle*

p. 95 Un accident de l'Histoire

par *Sébastien Omont*

**p. 96 Un souvenir
de La Librairie**

par *Maurice Mourier*

Sous le signe de l'exil

Dans la catégorie définie par Valery Larbaud comme « la littérature que c'est la peine », Au pas inégal des jours de Leonardo Sinisgalli (1908-1981) ne peut que figurer. Les magnifiques textes de prose de ce recueil furent d'abord publiés en revue par le poète italien avant d'être rassemblés après guerre sous le titre de Fiori pari, Fiori dispari (Fleurs paires, fleurs impaires).

par Claude Grimal

Leonardo Sinisgalli

Au pas inégal des jours

Trad. de l'italien par Odette Kaan

Postface de Jean-Yves Masson

La Coopérative, 138 p., 18 €

Au pas inégal des jours (paru en français en 1976), que Sinisgalli écrivit en parallèle à ses poèmes, se compose de 28 courts « chapitres » qui évoquent des moments de son existence. Bien qu'assez elliptiques et peu linéaires du point de vue narratif, ces chapitres retracent des étapes de sa vie : les premières années en Basilicate, le collège, l'expérience militaire en Sardaigne, les séjours dans différentes villes (Rome, Milan) où des obligations adultes l'ont appelé... Lieux, objets, animaux, personnages, toujours évoqués avec une brièveté précise, exercent une sorte d'envoûtement, soit qu'ils magnifient la tristesse du narrateur soit qu'au contraire, la dissipant, ils lui procurent une merveilleuse « ivresse » (le mot « *ebrezza* » apparaît souvent dans le texte). Chacune des sections est distincte mais liée aux autres par quelque chose d'enchanté qui tient à la force mélancolique de la pensée et au lyrisme d'une langue dépourvue d'ostentation.

Au pas inégal des jours est tout entier écrit sous le signe de l'exil, arrachement que Sinisgalli connut à neuf ans lorsqu'il partit en pension et dut laisser derrière lui une enfance très pauvre mais très heureuse et le pays où elle s'était déroulée. « *Je dis parfois en plaisantant que je suis mort à neuf ans. [...] et toujours plus je me convaincs que tout ce qui m'est arrivé ensuite ne m'appartient pas. Je me sens lié avec indifférence à mon destin, à la pensée du vent, au vert, au rouge. Je sais que la mort survient à l'heure prescrite, elle n'est ni injure, ni injustice ; je sais*

que j'ai été trahi pour ma vie entière en quittant la douceur de mes murs, moi qui n'étais pas amoureux de cartes ni d'estampes, qui étais né sans désirs, sans flammes dans la tête, et qui ne voulais que mourir dans mon air familial. Peut-être sommes-nous peu à nous lamenter de ne plus savoir trouver une patrie hors de nos collines. »

Le livre suggère ainsi « *ce bonheur d'exister* » de l'enfant, et la manière dont, autour de sa disparition, tout dut ensuite s'élaborer. Les pages évoquent donc, avec une perspicacité délicate, souvent sans repères temporels ou géographiques précis, les figures dont les souvenirs de jeunesse sont coutumiers : la mère adorée, le père longtemps absent car émigré en Amérique du Sud, qui revint un jour « *la nuque maigre* », sans plus d'argent qu'à son départ et sans la toute-puissance que son fils lui avait imaginée ; les cinq sœurs qui, à tour de rôle, balayaient sa chambre... Elles font apparaître aussi des événements villageois : les gens foudroyés par les orages, les troupeaux traversant le village, la baignade dans l'eau glacée du fleuve... Elles parlent ensuite de toutes les chambres tristes chez d'étranges logeuses que Sinisgalli, étudiant ou déjà ingénieur (?), occupa dans des villes qu'on devine être Rome ou Milan. Ces moments, lieux, événements, sont le support de méditations sur la monotonie, la solitude, le bonheur, l'attention, l'extase, les mathématiques (qui lui ont offert « *les modèles impénétrables de la mélancolie* »)...

Le cadre narratif se distend grâce à un mouvement qui mène vers le passé. Le présent morne et banal fournit toujours de mystérieuses occasions de ressaisie mémorielle. Chez Sinisgalli, dans la surface lisse de l'ennui s'ouvrent d'exceptionnelles trouées. C'est un chien perdu qui lèche un soir la main du narrateur et lui apparaît alors comme « *sûrement une image chère qui venait à*

SOUS LE SIGNE DE L'EXIL

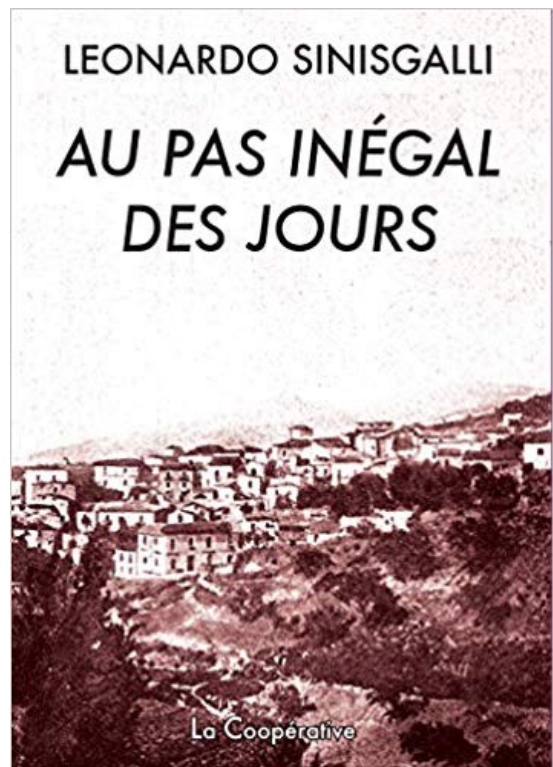
mon secours ». C'est la couverture rouge qu'il exige dans tous les meublés où il séjourne parce que « *ce tissu me donne l'illusion d'emmener avec moi mon enfance... et sert d'appeau à mon ennui... [parce que je] retrouve en lui tous les vices de mes ancêtres arabes, le sommeil, la tristesse du sexe, les remords et tout le rire, tout le caprice que contient mon sang* ».

C'est le vieux voisin de chambre, dans la pension qu'il habite, qui attend toujours qu'il soit rentré pour pouvoir s'endormir et qui lui rappelle alors des moments intimes du passé : « *Autrefois, quand je rentrais tard la nuit, je devais passer devant le lit de mes parents qui ne s'endormaient qu'après mon retour. D'une porte à l'autre de leur chambre, je me trouvais délivré de tous les maux, heureux de les retrouver patients avec moi. Ils me disaient : "Tu as bien fermé la porte ?", mais je comprenais que c'était juste pour entendre ma voix dans l'obscurité. Je répondais qu'il n'était pas si tard et que, dehors, il faisait pleine lune.* »

Ce sont ainsi des traces que rassemble Sinisgalli ; il leur prête attention et en fait jaillir une vie émotionnelle. Elles ont une force d'indice, mais, en même temps qu'elles renvoient au passé, elles révèlent aussi une sorte d'existence supérieure. Car il y a quelque chose de religieux chez Sinisgalli : une feuille qui tombe, l'odeur du drap militaire, le renâchement des chevaux, le dos d'une main, l'ascenseur dans lequel on monte comme à une échelle de Jacob, un chiffon à poussière secoué à la fenêtre... sont tous implicitement posés comme les signes d'une transcendance.

L'être « *ombrageux et secret* » (c'est ainsi que le narrateur se décrit jeune) est à l'écoute d'une force secrète. Pourtant, à côté du Sinisgalli intériorisé et sombre, existe un Sinisgalli actif, positif, scientifique, qui adore la géométrie, les progrès techniques (il travailla comme ingénieur), qui a de l'appétit, qui aime ses amis (le livre leur est dédié). Ce sont peut-être ces dernières qualités qui lui firent écrire *Cahier de géométrie* (1936), *Horror vacui* (1950), diriger la revue *Civiltà delle macchine* dans les années 1950, devenir un des promoteurs du « stylisme » italien dix ans plus tard ou travailler pour les plus grands groupes industriels (alors très inventifs et portés sur le mécénat).

Le Sinisgalli tourné vers l'avenir et la modernité n'est sans doute pas le plus présent dans *Au pas inégal des jours*. Mais l'idée d'une convergence



entre littérature et démarche scientifique n'est pas complètement absente du recueil, ne serait-ce que dans la précision du regard, l'attention subtile au réel, la mobilité de la pensée.

Après *Au pas inégal des jours*, Sinisgalli poursuit son « récit » mémoriel avec *Belliboschi* (à paraître en français). Dans une préface des années 1960 à ces deux recueils autobiographiques réunis pour l'occasion sous le titre de *Prose di memoria e d'invenzione*, le poète présente ses inspirations et ses intentions de prosateur : « *Je ne faisais pas tant l'effort de fabriquer de la prose* », confiait-il, « *que de me fabriquer une âme. La lecture de certaines œuvres, le ravissement de la Vita Nova, les biographies de saints, les lettres des poètes, la pratique de la confession et de la pénitence, le goût et le dégoût de la solitude m'ont encouragé à expérimenter des dispositifs vibratoires, le pneumatisme de la tendresse et du désespoir.* »

Des « *dispositifs vibratoires* » ? Le « *pneumatisme de la tendresse et du désespoir* » ? Pour « *[s]e fabriquer une âme* » ? Sans doute. En tout cas, et Jean-Yves Masson le dit avec force dans son intéressante postface, « *Au pas inégal des jours est de ces livres magiques qu'on garde près de soi comme des talismans dès lors qu'on en a compris toute la valeur humaine. Écrit pour résister en secret à la violence des temps, et peut-être pour sortir de l'Histoire, c'est l'un des plus parfaits chefs-d'œuvre de son auteur. Et probablement la meilleure voie d'accès à son univers.* »